

ANNA TETART

FAIRE UN PAS
DEHORS

Et autres nouvelles

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527334

Dépôt légal : avril 2026

Extinction programmée

Un silence de cathédrale régnait sur la ville. Aucun bruit, pas un arbre, pas une fleur, aucune couleur ne subsistait dans cet univers gris et brut. Le réseau de routes qui serpentait entre les immeubles, les buildings et les infrastructures restait désespérément vide.

Plus personne ne vivait ici. Étrangement, les bâtiments, les rues, même les voitures ou les rames de métro restaient là, intacts, mais sans personne pour s'en servir, ou bien pour y monter et faire ronfler les moteurs.

Parfois, dans un appartement, une télé diffusait son écran monochrome en boucle. Dans les bureaux, les ordinateurs semblaient avoir été abandonnés subitement. Certains écrans affichaient un travail inachevé, avec le curseur clignotant qui attendait l'action de l'utilisateur qui ne viendrait plus jamais.

Au-delà de cette ville désormais au nom rayé de la carte, aucune plante, pas un arbre n'avait été épargné par un incendie furieux, implacable, incinérant tout sur son passage. Des carcasses d'animaux gisaient là, dans un spectacle morbide, figées dans leur élan de fuite.

Des kilomètres et des kilomètres désertés, annihilés, définitivement par la folie humaine. La terre était devenue cendres, grise comme si une maladie envahissait ses veines.

Plus rien ne pouvait pousser nulle part, les hommes avaient fui, remplacés par une traînée nauséabonde.

Par-dessus les montagnes, les vallées et des forêts toutes mortes, sans exception, venait l'océan, immense, observateur, muet de la déchéance de la Terre. Au bord d'une plage bordée par des falaises sableuses se tenaient quelques individus hagards, éprouvés par des jours à s'aérer au fil des heures et d'une envie de vivre si farouche qu'elle avait creusé leurs

traits. Ils s'étaient arrêtés ici, incapables de continuer ou de prendre la décision de traverser les mers.

L'épuisement venait à bout des dernières onces de leur courage. L'un des hommes, un barbu brun de quarante-cinq ans, accusait une balafre encore sanglante sur la joue gauche. Une liane épineuse la lui avait infligée quelques heures plus tôt dans un maquis touffu aux herbes hautes. Allongé sur le sable, il tenait encore une machette émoussée dans la main, qui semblait soudainement si dérisoire face à tant de sommets d'infortune.

Incapable de se relever, l'homme fermait les yeux par intermittence comme un malade en fin de vie. Ses poumons crachaient des gerbes de toux, le froid lui congelait les membres et ses lambeaux de vêtements masquaient mal des amas de bleus, d'écorchures, de griffures et de saletés qui mettaient sa peau à vif par endroits.

Ils étaient tous plus ou moins dans le même état. Ils s'ignoraient presque tous les uns les autres. À quoi bon ? Pourtant, chacun avait suivi l'autre dans cette escapade perdue, désespérée, échappant à son confort et à sa vie d'avant. Ils avaient renoncé à tout, ensemble, mus par l'énergie de la fuite.

Ils se retrouvaient là, ne sachant quoi faire.

Un second homme, plus jeune, trente-cinq ans, un beau roux insolent, montrait un visage couleur craie, qui avait effacé ses taches de rousseur. Il gémissait depuis un bon moment sans que les autres lui prêtent attention. Autrefois médecin interne, il paraissait à mille lieues désormais de sa vie si prometteuse. Cela semblait bien absurde que ce soit lui qui les ait fait avancer au fil des heures, des jours, formulant pour chacun des phrases rassurantes.

À sa gauche se trouvait une femme, la vingtaine, ses cheveux longs crasseux ne risquaient pas de faire rêver, des plaies couvraient ses bras et ses jambes mises à demi nues par un short sale, imprégné de boue jusqu'à la ceinture. À ses côtés se tenait assise en tailleur une femme âgée dont les traits rappelaient les siens, sa mère ou sa grand-mère sans doute. Elle contemplait les ressacs des flots, la bouche sèche et les yeux perdus, dénués de toute expression.

La dernière, la plus jeune du groupe, ne devait pas avoir plus de quinze ans. Un peu enrobée, elle était la seule à se tenir encore debout. Plus pour très longtemps, tandis qu'elle examinait ses mains abîmées comme si ses molécules allaient se désagréger d'un instant à l'autre.

La peur déformait ses traits, ses genoux tremblaient sous sa carcasse et se laissèrent tomber sur le sol meuble. Un cri jaillit alors de sa gorge à en perdre la raison, un cri animal, ultime, si primaire qu'il revenait du fond des âges, de cet instinct primitif lorsque l'émotion dépasse l'entendement. Les autres ne prêtèrent même pas attention à cette terreur, trop enfermés dans leur propre corps, prisonniers de l'impensable, dissimulé au plus profond d'eux-mêmes, là où rien ne les atteignait plus.

Dire que toute cette aventure allait se terminer. Une tragédie dont ils étaient la cause, en partie du moins. Parce que s'ils ne se connaissaient pas véritablement, leurs vies étaient liées d'une étrange et terrible façon, entremêlées à jamais par une œuvre terrible.

Voici leur histoire.

Six ans plus tôt

Je m'appelle Bastien Balthazar Barker, j'ai quarante ans et je suis un tueur.

Un jour, en sortant de mes neuf heures de boulot dans une boîte d'informatique, je me suis surpris à vouloir tuer l'humanité tout entière. Je n'avais jamais été clairement tourné vers le meurtre, pas du tout même, rêver de supprimer son patron parce que c'est un imbuvable enfoiré ne fait pas partie des éléments qui font de quelqu'un un tueur. C'est plutôt le fantasme de gens ordinairement constitués.

Alors que je traversais la rue, mes yeux ont agrippé un chauffeur de taxi mâchouillant un gros burger dégoulinant pendant que le feu rouge lui permettait ce plaisir honteux.

Cette image furtive de ce bonhomme joufflu ressemblant légèrement à un cochon avec une perruque blonde m'arracha une expression de dégoût et de fascination mélangés.

Il était le parfait exemple d'humain entretenant son gras par sa dépendance à un confort illusoirement acquis à jamais. Comme dans ce film avec ce petit robot, où les humains étaient tellement dépendants des technologies qui les aidaient dans leurs gestes quotidiens, qu'ils affichaient tous un poids indécent, des cerveaux rivés sur leurs écrans avec des neurones en hibernation.

Une fois parvenu sur l'autre trottoir, je m'arrêtai pour explorer la poche de mon blouson. Cigarette aux lèvres, je jetai un dernier regard sur le taxi qui filait sur l'avenue avant de prendre moi-même la direction opposée.

Enchâssée dans un écrin de buildings de verre et d'acier, la ville s'étalait autant en hauteur qu'en superficie, comme si elle voulait conquérir la Terre et gravir les cieux. C'était bien à l'image de l'humanité : croire que la Terre nous appartenait,

la prendre pour sa chose dont il fallait absolument tirer le plus de profits. Ceci même au détriment de sa propre existence, quitte à la mettre en péril.

Les artères composaient un maillage complexe d'avenues, de rues, de boulevards où voitures, camions et piétons grouillaient à longueur de journée comme autant de fourmis.

J'étais une de ces milliards de fourmis. Une de ces fourmis malencontreuses, bloquée sur une Terre dépourvue d'humanité, corrompue, bancal, malade, prise dans sa propre déchéance et engluée dans un tourbillon créé de sa propre inconsistance.

Je dois vous avouer que ce n'est pas ce chauffeur grasseyé qui m'a fait basculer, mon esprit convergeait déjà vers des limbes sombres. Mais sans nul doute ce qui suivit.

J'habitais à deux pâtés de maisons d'ici et il fallait obligatoirement que je passe par l'avenue des Magnolias. Bordée d'arbres bien alignés, ainsi que par un joli parc d'un demi-hectare, l'avenue était curieusement plongée dans l'obscurité. Seul un lampadaire diffusant une lumière orangée éclairait une partie du trottoir sur la partie gauche face à moi. Intrigué, je me dirigeai vers cette vieille oasis de lumière, tout en cherchant mon portable pour m'éclairer. Tirant deux bouffées sur ma cigarette, dès que je mis les pieds sous le lampadaire, une odeur m'agressa les narines.

Un mélange de vieille pisse et de rance flottait méchamment dans l'air occupant cet espace devant une maison encerclée par des murs de pierre et un petit jardin bien entretenu. La façade comportait de grandes fenêtres sur deux étages dans un style ancien de colonnes à l'entrée et une vieille porte aussi large que haute. Une vision qui me glaça étrangement les entrailles.

Surtout parce que le bois de la porte comportait une tête déformée d'une créature ressemblant à un diable, qui me tirait une langue si impressionnante qu'une girafe aurait pu en être jalouse.

Fasciné par cette découverte, je poussai le portillon rouillé et montai les quelques marches du perron pour toucher de mes doigts cette apparition si singulière.